

jour, je t'expliquerai, moi, ces deux non et ce oui que je ne comprends pas.)

Maintenant (continue la belle-mère), ils s'en vont dans la chambre de François. Pour sûr, ton départ aura aussi fâché ton oncle Narcisse; car, en d'autres circonstances, il serait venu jusqu'ici, ne fût-ce que pour me dire bonjour, d'autant plus qu'il est presque impossible qu'il ne m'ait pas vue.

(Je dis la même chose pour ma part, car il m'a certainement aperçu, et il ne m'a pas salué, à moins que tu ne prennes pour un salut les trois coups d'ordonnance dont je t'ai parlé tout à l'heure.)

Cela me prouve... mais je ne sais plus ce que je voulais dire, car mon gendre me fait perdre le fil de mes idées, (grand merci, ma mère!) tant il est lent à écrire ce que je lui dicte, en sorte qu'on pourrait croire qu'il l'écrit deux fois.

(Elle se garde bien d'ajouter que, pendant qu'elle me dicte, son navire est si endormi, que je crains vraiment qu'il ne s'en aille à la dérive. Il n'est donc pas étonnant que j'aie du temps de reste pour annoter cette lettre.)

Je voulais te dire que la visite de ton oncle Narcisse et sa conversation si animée avec mon mari, sont deux choses qui doivent être en relation avec ton départ. Je ne vois pas maintenant ce que cela signifie: mais si je le découvre, je t'en informerai, pour que tu agisses en conséquence, et pour que tu voies combien je t'aime.

Non-seulement ton oncle maternel ne m'a pas saluée, mais, ce qui est beaucoup plus extraordinaire, il sort de la chambre de François pour entrer dans celle d'Adèle. Maintenant je me perds en conjectures, et je ne crois plus qu'il soit question de toi. Pourtant, je t'assure que, tant que tu as été ici, il n'y a jamais eu de ces visites ni de ces mystères. Tout cela n'a lieu que depuis ton départ.

Ce n'est pas tout: voilà maintenant ton oncle Narcisse qui sort avec Adèle de la chambre de celle-ci.

(C'est vrai, car je la vois moi-même, et je sens que mon cœur vogue à sa poursuite. Mais je me suis confessé à toi hier, et tu sais si je l'aime. Devine de qui est ce paragraphe.)

Ils entrent dans la chambre de François, sans me rien dire. J'avoue que, quand je n'ai rien de mieux à faire, je suis un peu tentée d'être curieuse: aussi mon directeur me dit-il tous les samedis, et il me le répètera sans doute après-demain, que je dois toujours tâcher d'avoir de quoi m'occuper. Cependant tu conviendras que cette visite, ces allées et venues et ce conciliabule signifient quelque chose, et c'est là ce que je voudrais t'expliquer, puisque je fais tant que de t'écrire. Mais surtout, ne trouves-tu pas qu'ils auraient dû me dire au moins un mot de la chose, s'ils ne voulaient me l'expliquer tout au long; car je ne leur en aurais pas demandé plus, ayant l'habitude de me contenter de peu.

(Quant à moi, cher cousin, je crois que s'ils ne lui ont rien dit, c'est parce qu'ils ont aperçu le gendre; si toutefois la curiosité ne grossit les objets aux yeux de la belle-mère, et ne lui fait voir un navire menaçant dans une insignifiante galiote.

Elle continue:)

Je tâcherai de découvrir quelque chose, et je te tiendrai au courant, si cela en vaut la peine. En attendant, les voilà ici fort affairés, pendant que toi, de ton côté, tu traverses d'immenses bois de lièges, mourant peut-être de faim, car tu n'as pas même pris ton chocolat avant de partir. A quoi penses-tu en ce moment? Je voudrais te voir à travers une clairière. Je me figure que tu seras en train de dormir, l'estomac vide, ce qui est la pire sieste que je connaisse.

Aie soin, pendant la route, de bien faire attention à ta bourse, pour que tu n'aies pas t'éveiller sans elle, car c'est la plus fâcheuse surprise qui puisse arriver à un voyageur, surtout quand on a, comme toi, l'habitude de s'endormir sur les rochers et au bord des précipices.

Maintenant adieu, et bonne santé! Si tu ne reçois pas cette lettre à ton arrivée dans la ville, la faute en sera, non à moi qui l'ai dictée très-rapidement, mais à mon gendre qui a été très-lent à l'écrire. Le courrier part à midi, et je charge mon gendre de la remettre aussitôt; mais il me dit qu'il lui faudra encore quelque temps pour ajouter un *post-scriptum*. Une dernière recommandation: partout où tu passeras, n'oublie pas de visiter les églises, et de m'écrire quelles images de saints on y vénère, quelles reliques on y conserve, quels sermons tu auras entendus, et si tu en es sorti satisfait et édifié. Dis-moi surtout si tu deviens plus gai. Je ne sais vraiment ce que tu as à être triste. Que te manque-t-il? Peut-être un bon fouet pour te réveiller, quand tu t'endors immobile comme une statue. N'oublie pas ta chère tante

MARIE.

P.S. Tu verras bien que le fouet n'est pas de mon invention. Je sors à l'instant de la maison de ton oncle François. La conférence durait encore, et ils ne m'ont pas aperçu, ou du moins ils ont fait semblant de ne pas m'apercevoir. Je pressens je ne sais quoi. Tes réponses n'ont pu me tranquilliser que pour quelques heures, et mes craintes d'hier reviennent me tourmenter. Je suis triste. Mais aussi, que ne parles-tu clairement? Si c'est oui, à la bonne heure! Si c'est non, je mets à la voile au premier vent favorable, et je cours de nouveau chercher fortune.

Tout à toi.

ANSELME.

XXVII.

FRANÇOIS A MANUEL.

Jeudi 12, 9 heures du soir.

Mon neveu,

Je te prie d'oublier tout ce que je t'ai dit ce matin. Je te recommande aussi de suivre en tout point les instructions que ton oncle Narcisse me dit t'avoir adressées. Lui qui, dès sa plus tendre jeunesse, a su se vaincre lui-même, est plus capable que nous autres de donner des conseils. Pour moi, je crois qu'à force de me maîtriser dans les petites choses, je dissipe l'énergie dont j'aurais

besoin pour me dominer dans les grandes. Je ne suis rien auprès de lui. Quand je lui ai raconté la scène que je t'ai faite ce matin, il m'a dit que les paroles dures ne sont propres qu'à engendrer des actions mauvaises. En somme, il te défend et dit que je t'ai offensé, si bien qu'il me déciderait presque à te demander pardon. Il croit que je t'oblige à te faire avocat. Suis la carrière qui te plaira le plus, Manuel, ou celle que Dieu t'inspirera. Je n'ai rien fait tout aujourd'hui, et pourtant je me sens très-fatigué. Adieu, demain matin je continuerai cette lettre.

Vendredi 13, 5 heures du matin.

Je te prie de nouveau de ne plus penser à l'affaire d'hier,.....comme s'il n'était rien arrivé. Le lieu où t'envoie ton oncle maternel te plaira beaucoup, à ce qu'il dit. Et tu y fais oraison, souviens-toi de moi dans tes prières, car j'en ai besoin. Je regrette de ne m'être pas entendu à temps sur mes affaires avec notre abbé: peut-être t'aurais-je épargné, à toi, un ennui, à moi-même un véritable chagrin. Ne va pas croire que c'est toi qui me l'as causé. Il naît d'une incision, et l'indécision est pour moi le plus grand des chagrins. Je vais demander si quelqu'un t'a vu en route, et peut me donner de tes nouvelles.

Vendredi 13, 11 heures du matin.

Serait-il vrai? on dit que la peste s'est déclarée dans la capitale de la province avec une violence terrible. Je viens d'envoyer un exprès que je charge de te ramener, mais il m'a dit qu'il n'entrerait pas dans la ville. Dans le cas où il ne te trouverait pas en chemin, voici la copie de la lettre que je lui ai donnée pour toi:

"Cher Manuel, reviens avec le porteur; reviens au sein de ta famille, qui brûle de te presser dans ses bras."

Vendredi 13, 2 heures de l'après-midi.

Aussitôt que tu auras reçu cette lettre, va trouver mon correspondant de la ville, dont je te donne l'adresse ci-dessous. Il est déjà prévenu, et il te recevra bien. Fais ce qu'il te dira. Je le charge de te donner tout ce dont tu pourrais avoir besoin: tu n'auras qu'à te nommer. Sa maison donne sur la mer, et elle a aussi un jardin. Sur-tout sors à l'instant même de l'auberge où tu seras entré. L'air que l'on respire dans ces maisons est un air corrompu; les chambres sont petites, malsaines et peu aérées. Quand même tu aurais payé quelque chose d'avance à l'aubergiste, ne t'en inquiète pas et va où je te dis.

Il me vient en pensée que peut-être mon correspondant n'est pas à la ville. En ce cas, il sera parti pour un petit endroit éloigné d'environ deux milles. Ce n'est pas un village, mais un monastère autour duquel s'élèvent plusieurs maisons habitées par des particuliers. En sortant de la ville par la porte Saint-Antoine, tu prends le premier sentier que tu trouves à droite; et ayant toujours devant toi une montagne au sommet de laquelle tu apercevras un hermitage, tu arrives à un petit hameau. Là, tu prendras, à gauche, un chemin qui conduit à Pedralbès, lieu solitaire, paisible et très-propre à la méditation. On t'y donnera des nouvelles de mon correspondant, si tu ne le trouves pas dans la ville, rue et numéro que je te marque. Quelque part que tu le rencontres, il aura déjà reçu mes instructions.

Dans le cas où un malheur aurait atteint sa famille, ce qui, j'espère, ne sera pas arrivé, en ce cas.....Mais voici l'abbé qui entre, et nous allons en causer ensemble. Tout le monde te réclame. Tous croient que tu ne peux tarder à revenir, car les nouvelles qui nous arrivent de la ville sont très-tristes, et redoublent à chaque instant notre anxiété. Montre-toi bon fils.

Vendredi 13, 10 heures du soir.

J'ai beau faire, je ne puis goûter aucun repos. Il m'a fallu me lever de mon lit pour t'écrire. Presque toutes nos connaissances apprennent que leurs amis ont quitté la ville et sont partis pour la campagne. Je ne puis donc t'enseigner une autre maison, en cas qu'il soit arrivé malheur dans celle que je t'ai indiquée. Ton oncle Narcisse dit que tu peux suivre mes instructions, mais qu'il te reste en tout cas, la ressource dont il te parle dans sa lettre. Il ajoute qu'il n'hésitera pas à t'aller rechercher. Si tu te sens indisposé, écris sur le champ, ne fût-ce que deux lignes, pour que nous sachions où tu es. Le meilleur préservatif contre ce fléau est le grand air de la campagne. Quand je pense qu'en ce moment tu es déjà entré dans la ville, ma douleur est au comble, et il ne m'est pas possible de t'écrire avec calme.

Si tu crois qu'il y a ici quelqu'un qui ne t'aime pas, tu te trompes. Je voudrais que tu nous eusses vus hier et que tu passes nous voir aujourd'hui; tu changerais bien vite d'opinion. Ton respectable oncle est prêt à faire pour toi ce que nul autre ne ferait; il veut assurer ton avenir. Quant à moi, je ferai ce qu'il voudra. Tu peux bien lui donner le nom de père, car un père n'aurait pas pour toi des sentiments plus tendres. Tu connaîtras un peu plus tard ses intentions. Il veut te rendre heureux; je ne t'en dis pas davantage.

On frappe, ce qui est très-extraordinaire à pareille heure.

C'est précisément un message de ton oncle. Il m'apprend qu'un chapelain qui dessert un petit sanctuaire très-vénéré dans le pays et que l'on nomme la chapelle de Bonne-Nouvelle, est fort de ses amis; qu'il vient de lui écrire, et que cet ecclésiastique te fera très-bien accueil, si tu vas le voir. Il ajoute que cette chapelle est située à un quart de lieue de l'endroit que je t'ai indiqué, non pas dans la direction de Pedralbès, mais de l'autre côté, et presque au pied du Tibidabo.

Tu peux donc choisir; mais fais en sorte de ne pas nous laisser dans une anxiété qui nous est à tous si pénible. Il est impossible que tu n'aies pas conservé quelque un de ces sentiments affectueux qui nous font oublier entièrement les injures reçues, et nous portent à ne penser qu'au bien que l'on nous a fait.

Je ne puis t'en écrire davantage, et il faut que je quitte la plume. Tu comprendras mieux que moi ce que je ne réussis pas à t'exprimer.

Samedi 14, 6 heures du matin.

Les nouvelles qui arrivent de la ville sont terribles. Ces lignes sont les dernières que j'ajouterai à cette lettre.

Cher Manuel, quand ton père partit pour son dernier voyage, nous restâmes quelque temps seuls, nous entretenant de l'inconstance des choses humaines. Nous pourrions, me dit-il alors, faire ensemble une convention qui nous tranquilliserait tous deux beaucoup. Laquelle? lui demandai-je. C'est très simple, me dit-il: si tu viens à mourir, j'adopterai ton Adèle; et si je meurs avant toi, tu feras la même chose pour Manuel. Nous nous tendimes la main en signe de mutuel consentement, et ton père mit à la voile pour ce voyage dont il n'est pas revenu. Dieu seul savait cela. Je te le dis, à toi, afin que tu voies qu'en t'adoptant pour fils je n'ai fait que remplir un devoir. Il aurait fait la même chose de son côté pour ta cousine. Et maintenant j'ai toujours devant les yeux l'image de ton pauvre père, qui semble me dire: Aurais-tu laissé partir ta fille? et ne mettrais-tu pas tout en œuvre pour la sauver des bras de la mort, si celle-ci menaçait de te la ravir?

Ah! reviens, mon enfant; épargne la désolation à mes dernières années, et ne permets pas qu'un vieillard verse en vain des larmes.

Maintenant je suis plus tranquille, car il me semble que je t'ai dit tout ce que je devais te dire. Je crois te voir lisant cette lettre, la pressant sur ton cœur et la couvrant de baisers, comme si tu m'embrassais moi-même. Je sais que tu as dû souffrir beaucoup; mais n'ai-je pas souffert, moi aussi? et tous ceux qui m'entourent ne souffrent-ils pas de même? Et n'est-il pas en ton pouvoir de nous causer une de ces joies, qui sont d'autant plus précieuses que les souffrances ont été plus amères et plus profondes. C'est ce qu'attend de toi ton oncle

FRANÇOIS.

(A continuer.)

FAITS DIVERS.

PHÉNOMÈNE.—Il y a en ce moment à St. Augustin, une jeune fille qui occupe toutes les imaginations dans un circuit d'au moins dix lieues.

Elle n'a pas pris de nourriture, à ce que l'on dit, depuis deux mois et demi, et elle est aussi bien portante que les pauvres mortels qui sont obligés de manger régulièrement trois fois par jour. Ce phénomène a tellement flatté les idées d'économie des jeunes gens en position de prendre femme, que depuis deux mois et demi, c'est une brise continue de soupirs amoureux autour d'elle; une nuée d'épistoles incendiaires qu'on lui décoche.

Donc, mademoiselle Fiset se porte à merveille, sans manger. Une fois entr'elles, paraît-il, elle dit qu'elle se sentait disposée à prendre quelque chose. Elle avala quelques gouttes d'eau; ce qui l'indisposa gravement.

Elle communie tous les jours, et il y a quelque temps, curé et vicaires s'absentèrent pour ne revenir que dans quelques jours; elle ne put recevoir la communion, le lendemain matin nouvelle indisposition plus grave dont elle ne parvint à se remettre que longtemps après, malgré que le surlendemain, elle eut communiqué des mains d'un prêtre étranger qui passait à St. Augustin. Chaque vendredi, il lui sort du sang, à la partie supérieure du front, près des cheveux qui restent collés.

Un curé de St. Augustin, un M. Millette, décédé depuis plusieurs années, aurait dit qu'il y avait dans la paroisse une petite sainte dont on entendrait parler plus tard.

Il paraît que la jeune fille avait chez son père des habitudes et des mortifications très-rudes. Elle ne couchait jamais que sur des quartiers de bois.

Tels sont tous les propos qui circulent dans St. Augustin et dans toutes les paroisses des environs. Nous ne faisons que les répéter.

Naturellement les opinions se partagent en deux camps; il y a les crédules et les incrédules; ces derniers sont pour le moins aussi nombreux que les premiers, et les commentaires vont leur train.

On veut faire enquête sur le mystère.

Trois-Rivières.—Nous avons reçu, il y a quelque temps, la lettre suivante, écrite en anglais, mais que nous traduisons pour ceux de nos lecteurs qu'elle peut concerner:

Urbana, Illinois, 3 Fév. 1874.

Bon Monsieur,

Vous pouvez me rendre un très-grand service en m'informant si, oui ou non, il y a ou s'il y a eu, une famille ou des familles portant le nom de François Bélan. Tel était, autant que je puis me rappeler, le nom de mon grand-père. Il eut plusieurs garçons, l'un s'appelait Benjamin. Le nom de mon père est Laurent (Lawrence), maintenant mort quelque part dans cette province. Nous avons des propriétés. Y a-t-il une ville appelée Wolfe River, (évidemment Rivières-du-Loup). Je pourrais aller voir, quand j'aurai quelque information. Tout renseignement que vous seriez assez bon de me donner sera reçu avec reconnaissance et bien payé. Mon cœur bondira au nom d'un M. Fortane (évidemment Fortin) qui épousa une des sœurs de mon père. S'il vous plaît, donnez-moi bientôt de vos nouvelles.

Votre tout dévoué,

F. L. BELAN.

Nous publions cette lettre d'abord parcequ'elle est curieuse, ensuite pour que ceux qui voudraient donner des renseignements soient à même de le faire.—*Constitutionnel*.

NOTE EDIT. DE LA *Minerve*.—Nous avons reçu, hier, la réponse suivante, qui démontre la grande efficacité des journaux en semblables circonstances:

M. Benjamin Bélan, anciennement de la Rivière-du-Loup, demeure à St. Hugues. Il jouit d'une très-bonne santé, et peut être âgé d'environ 70 ans.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

En cette ville, dimanche, le 22 courant, la dame de M. F. X. Perrault, commis-marchand, un fils.

DECES.

A Coteau Landing, P.Q., Marie Adolphine Duval, deuxième fille de feu Zéphirin Duval, des Trois-Rivières. Elle a terminé son exil en cette vie, à l'âge de 15 ans, 2 mois et vingt jours, après une très-souffrante maladie de dix jours.